1

Je me souviens de tout.

Je me souviens des plus infimes détails de la maison, depuis les irrégularités de la dalle au sous-sol jusqu'aux nœuds dans les poutres.

Je me souviens des joints du carrelage dans la cuisine, de la couche de graviers dans le cellier, des lucarnes en verre épais qui morcelaient le paysage dans le mur aveugle, à l'arrière.

Je me souviens aussi du vieux papier peint dans la niche à bois de la cheminée, du bruit de la chaudière qui se mettait en marche et des pans de liège qui se décollaient du mur de la salle de bains.

Je me souviens encore des portes vitrées de part et d'autre du couloir qui séparait la cuisine et la salle à manger, du verre coloré et plein de bulles qui déformait le visage hilare de mes frères.

Je me souviens de l'escalier qui menait aux combles, au casse-tête de nos trois chambres sous la charpente et d'une chute bénigne de ma mère.

L'escalier des combles formait alors un trou béant au milieu de l'espace qui n'était pas encore celui de nos chambres, mais l'endroit où mon père travaillait, travaillait, travaillait à se demander

comment faire trois pièces sous une charpente où il aurait été si facile d'en faire deux. Et toute la journée, il répétait : « Quel casse-tête ! Mais quel casse-tête ! »

J'étais née trois ans auparavant, et je ne voulais plus dormir près de mes parents. Je ne voulais plus être cet animal qu'on distrait en agitant des mains marionnettes ou autour duquel on fait silence en espérant qu'il s'endorme enfin. Non, non : plus de lit à barreaux pour entraver mes mouvements, plus de secrets. Je voulais vivre au même niveau que les autres, prendre le risque de tomber en dormant, être libre de me lever la première, avant que le jour paraisse.

D'ailleurs, je savais sortir de cette prison nocturne. La première fois, je m'étais réceptionnée sur le crâne, et je me souviens encore du bruit que cela avait fait : assourdi, dans un frottement de cheveux et de moquette. Ça avait réveillé ma mère, qui avait jailli de son lit comme un coucou avant de me recoucher près d'elle, hululant comme une chouette et me frottant la tête. Dérangé dans son sommeil, mon père s'était assis sur le bord du matelas et m'avait regardée, en allumant sa première cigarette de la journée. Ma mère et moi avions toussé ; mon père s'était levé.

La deuxième fois, mieux cramponnée, j'avais réussi à sortir de ma cage sans me faire entendre. De là, j'étais allée seule dans la cuisine pour apaiser ma faim de loupiote. Le placard des bols étant hors d'atteinte, je m'étais servi des céréales dans la gamelle du chat. Un peu plus tard, quand ils se sont tous levés, ils ont cru que j'avais mangé la nourriture de Benji – alors que je n'avais fait qu'emprunter sa vaisselle. Ma mère avait l'air si horrifiée et

mes frères riaient de si bon cœur que je n'avais pas cherché à les détromper. Mon père souriait dans sa barbe – décidé lui aussi à ne pas gâcher l'histoire de l'enfant dégourdie qui se lève-tôt. J'en ai profité pour rappeler que j'étais grande, et que je ne voulais plus dormir avec mes parents.

Le soir même, mon père a installé mon lit dans la chambre du bas qu'occupaient déjà mes frères, en disant : « Allez, la nichée ! » Ma mère était légèrement anxieuse à l'idée de nous laisser tous les trois dans ce demi-sous-sol. « Et que veux-tu qu'il se passe ? a demandé mon père.

— Je ne sais pas… c'est la première fois… » a répondu ma mère.

Ma propre joie était contrariée par la structure du lit, dont je me sentais toujours captive. Alors, la nuit venue, j'ai dévissé les barreaux un par un. Comme chacun était coiffé d'une bille de laiton, immanquablement celle-ci tombait sur le parquet flottant. Au matin, les garçons se sont plaints. Mon père a dû scier trois barreaux, pour me permettre de sortir librement et, les nuits qui ont suivi, j'ai hanté l'espace de mes frères, entre leurs deux lits.

Au bout d'une semaine, ils ont gémi : « On n'en peut plus ! » Nous étions trois, désormais, à réclamer quelque chose : Zizi Cabane exigeait un lit sans barreaux, Béguin voulait une chambre à lui pour ne plus l'entendre et Chiffon espérait un espace pour protéger les jeux que mon frère et moi passions notre temps à torpiller. Ma mère, quant à elle, abondait : « Oh oui ! un espace pour chacun. Et qu'aucun de mes enfants ne se trouve à l'étroit dans un demi-sous-sol. »

Et c'est à partir de ce jour que mon père s'est mis à aménager les combles de notre maison, pour mieux la remplir. L'idée était de nous mettre partout, sans séparer la sœur de ses deux frères. Sous les poutres en chêne, mon père répétait : « Quel casse-tête, mais quel casse-tête ! » Jusqu'à ce dimanche matin où ma mère est montée voir l'avancée des travaux. Prise du même vertige spéculatif que mon père, elle est tombée à la renverse dans l'escalier, en me tenant dans ses bras. Mon père a tout juste eu le temps de nous rattraper. Dès le lendemain, deux murs en plâtre étaient montés, une rambarde posée. Les trois chambres intriquées étaient nées, l'une englobant simplement l'escalier.

2

Il faut aussi que je raconte ce dont je ne me souviens pas. Je veux dire : les choses qui sont arrivées avant ma naissance et qui expliquent pourquoi nous habitons cette maison. Dire aussi d'où viennent les noms que nous portons.

Maman racontait souvent que papa et elle avaient grandi en ville, mais comme deux fleurs des champs. C'est-à-dire qu'ils n'avaient pas d'attaches, pas de racines dans le béton. Leurs propres parents venaient de la campagne et s'habituaient mal à la vie des banlieues ouvrières. Ils travaillaient beaucoup, s'accrochaient

à des emplois et des usines qui finissaient toujours par licencier, recommençaient ailleurs – inlassablement. Si bien que mes parents ont habité avec eux toutes sortes de villes et de quartiers, toutes sortes d'immeubles et de cités ouvrières. Certains offraient de petits jardinets, mais rien ne valait la campagne où on les envoyait durant l'été. Ma mère était recueillie dans un bocage près de la mer, tandis que mon père était expédié sur un plateau granitique, où il escaladait des amas de pierres grumeleuses. Il parle aussi de temps en temps d'une grande plaine où il allait à l'automne et au printemps, à travers laquelle il courait comme un lapin. Ma mère disait que cette grande plaine n'était rien, rien qu'un grand vide avant son bocage et ses falaises à elle, qui tombaient à pic dans une mer couleur de craie. Pour nous, tous ces paysages demeurent flous, car il ne reste presque rien de ces foyers où ils ont été bringuebalés – ni famille ni traces. Rien, sinon les récits qu'eux deux en faisaient, assez rarement.

Le premier souvenir commun, qu'ils convoquaient souvent, est celui de l'escalier d'une tour fraîchement montée. Ils avaient treize et seize ans, leurs parents venaient encore de déménager. La famille de mon père habitait au septième étage et celle de ma mère au neuvième, mais comme dans ces tours, les paliers desservaient des appartements à plusieurs niveaux, et que l'un devait monter et l'autre descendre une fois la porte d'entrée passée, ils s'étaient vite rendu compte qu'ils habitaient tous deux au huitième. Cela les faisait rire – et comme les murs étaient en carton, ils avaient rapidement compris que, des deux côtés, des petits frères et sœurs braillaient, sous le regard muet de parents fatigués. Pour mieux

s'entendre, mieux se parler, mon père et ma mère ont commencé à se donner rendez-vous dans l'escalier. Au bout de quelques mois, les ascenseurs de la tour ont été mis en service, et cela leur a donné des ailes. Grâce à une trappe au-dessus de la machinerie, ils pouvaient accéder aux toits – et c'est là, désormais, qu'ils se retrouvaient. Au loin, par-delà les barres d'immeubles, s'étendait un horizon de collines et de forêts. Assez vite selon ma mère, mon père aurait dit : « Odile, un jour, c'est là-bas que je t'emmènerai. » Ma mère aurait répondu : « D'accord, Urbain. » Quelque temps plus tard, les ascenseurs sont tombés en panne, la mère de mon père est tombée dans le trou pour en avoir appelé un qui manquait. Un coma, sept opérations – mon père et sa famille ont déménagé dans une maison de plain-pied. Mais Urbain et Odile se connaissaient désormais, et n'ont plus cessé de se chercher, de se trouver – aussi de se perdre un peu parfois, et de se raccommoder.

Au bout de quelques années, ni la grande ville ni les petites cités ne leur convenaient plus. Alors un jour, ils ont décidé de se trouver un paysage à eux, et sont partis vers l'ouest, là où le soleil brillait plus longtemps. Ni l'un ni l'autre n'avait jamais fréquenté les forêts ni les collines ; ils se sont dit : « En voilà, une nouvelle terre à conquérir ! » Oui, mais voilà : quelle colline choisir ? Plus ils descendaient le fleuve qui serpentait entre les reliefs, moins ils avaient de repères… Jusqu'à ce qu'ils tombent sur une ville dont le nom leur était familier : Sente-la-Jolie. Ma mère l'avait entendu souvent, car c'était l'endroit où une partie de sa famille avait péri sous les bombes pendant la guerre. « Drôle de critère », a tiqué mon

père. Mais Odile a répondu : « On n'est pas obligés de s'installer là où c'est arrivé. On peut se mettre dans les parages ; ça me donnera l'impression de partager le pays des cousins. » Urbain ne craignait ni les fantômes ni la fantaisie d'Odile. Sur une colline proche de Sente-la-Jolie, il a trouvé une maison pas finie, dans un repli de terre, quatre murs en parpaings accrochés au flanc d'une colline tranquille, et faisant face à une autre colline, encore plus paisible. La vue, d'ici, était belle. Et c'est ainsi que mes parents ont acheté quatre murs sur un arpent de terre dans le village de Laguerre.

Mon père a passé un an à mettre hors d'eau le bâti, puis une autre année à chasser les courants d'air. Peu de temps après, ils ont eu mon frère, qu'ils ont d'abord appelé Martin. Puis un matin, en regardant l'enfant dont ils ne se cachaient pas l'un l'autre être amoureux, ils se sont dit : « Martin, c'est le nom qu'on a choisi pour lui quand on ne le connaissait pas… Maintenant, c'est différent : on l'appellera Béguin. » Dans la foulée, mon père a renié son propre prénom : désormais, il n'était plus Urbain, mais Ferment – une trouvaille de maman, au creux de leurs nuits. Odile s'apprêtait aussi à changer de prénom, mais mon père a dit : « Ah non ! Odile, c'est trop doux – si tu y renonces, je deviens fou. »

Trois ans plus tard, mon autre frère est né – lui aussi a été baptisé, mais d'un nom qu'on a aussitôt oublié. Car au bout de quelques semaines, son amour des chiffons était tel – il lui en fallait partout, tout le temps, dans son couffin et dans son lit, en voiture et même au sein – que mes parents et notre frère l'ont appelé Chiffon. Pour moi, qui suis arrivée cinq ans plus tard, tout le monde avait

retenu la leçon : pas de prénom auquel on ferait semblant de croire. Mon père et ma mère m'ont ramenée à la maison en m'appelant « bébé », puis ils ont attendu que ça vienne. En vérité, ça n'a pas tardé : au premier bain dans le lavabo de faïence, à hauteur d'yeux de Chiffon, mon frère a demandé : « Pourquoi il est cassé, le zizi de ma sœur ? » Maman est entrée en fureur. « Mais enfin, il n'est pas cassé ! Qu'est-ce que tu t'imagines, espèce d'enfant aveugle ? » Mon frère a dit : « Si, regarde, il est cassé… Il n'y a rien à tirer. » Mon père a ri, Odile a pris le temps d'expliquer : « Alors, les garçons. Vous avez, c'est vrai, un zizi qui peut viser, se dresser et s'affaisser dans un frisson… Pour vous flatter, appelons le zizi totem. Mais les filles, voyez-vous, ont un zizi, elles aussi. Un zizi plus mystérieux… caché là, dans un pli, et que vous comprendrez un jour autrement qu'avec vos yeux. D'accord ? » Béguin ricanait un peu, mais Chiffon a dit d'un ton blasé : « Un zizi cabane, quoi… » Personne n'aurait trouvé mieux : ni plus vrai, ni plus joyeux. C'est ainsi que je suis devenue la première, la seule, la vraie : Zizi Cabane.